#### Fume, fume... cette ci-ga-rette!

Vous allez découvrir ci-dessous la copie d'une collection de papier de paquets de cigarettes. En cartonné et en simple papier.

La collection n'est pas en un état reluisant. Cela tient surtout à la sale manie des fumeurs, en bistrot de préférence, de torchonner leur paquet une fois celui-ci fini. Preuve que celui-ci ne contient plus aucune cigarette et qu'illico presto il faut en racheter un nouveau.

- Mademoiselle, vous pourriez m'apporter des Mary Long?

On se souvient comme si c'était hier de cette salle de bistrot, enfumée, avec cette odeur caractéristique de l'époque, faite de vieilles fumées, des fraîches aussi, si l'on peut parler de la sorte, et de la vinasse, un petit blanc qui vous fait plaisir tout en le buvant mais qui quelque part vous tordra les entrailles. On n'est pas toujours regardant, à l'époque, à ce que l'on met dedans. Blanc de truite, et autre nom de ce temps-là.

La sommelière, un blonde patinée un peu forte, s'active de-ci de-là pour servir les clients, la plupart des habitués, de ces pedzes qui, une fois le soir venu, ne décrocheront pas de l'endroit. Tout en continuant naturellement à s'enfumer et à boire des pots, des trois dl que l'on renouvelle d'autant plus que l'on est en compagnie.

Ils ont passé leur vie au bistrot, ils y ont rupé leurs sous, et ils sont morts avant soixante ans. Tous ou presque.

La fumée faisait partie de la vie de tous les jours. Quel homme ne fumait pas, en ce temps-là, même notre père le faisait, alors qu'il tourniquait dans sa laiterie à fabriquer des fromages ou des vacherins. Je le revois en allumer une qu'il avait sortie de son paquet qui était là, dans la poche de sa veste de tissu bleu clair devenu un peu dur avec le temps. Il fumait des Virginie sans filtre, lui, de manière à bien s'encrasser les poumons. Et c'est même ma mère qui les lui achetait à la boulangerie voisine quand il n'avait pas eu le temps de le faire.

Il fuma jusqu'à son dernier jour. Mais les vingt dernières années de sa vie, comprenant tout de même que les Virginie sans filtre étaient un peu trop fortes pour lui, il se mit à rouler. Toujours sans doute du Burrus. On peut se souvenir de lui alors qu'il s'est assis sur un siège quelconque, qu'il a sorti tout son matériel de la même poche où il mettait autrefois les Virginie sans filtre, et qu'il roule. A la main, sans machine. Voilà, il sort le papier, il sort le tabac de son contenant, il l'étale sur le papier, tant bien que mal, il roule le tout, il lèche le papier, et voilà une sèche peu serrée qui perdra déjà la moitié de sa longueur alors qu'il l'enflamme. Elle ne durera que peu. Il s'en contente, pour recommencer dans une demi-heure ou une heure. Il n'était sans doute plus déjà intoxiqué ainsi qu'il avait pu l'être quelques décennies auparavant.

Nous n'avons jamais fumé, dans la famille, mis à part lui. Et alors même que l'un d'entre nous travaillait à Genève à la Britisch and Tobacco, si cela s'écrit de cette manière. Les cartouches qu'il recevait en fin de mois, il les donnait aux

collègues. Il ramenait quand même parfois de petits cigarillos dans un emballage de métal. J'y ai goûté, et j'ai connu de cette manière ce délicieux goût de tabac quand vous en êtes aux premières tirées. Vraiment extraordinaire ce goût. On ne dit pas cela pour amener du monde à la fumaille, simplement pour reconnaître un fait. On fuma aussi plus anciennement les cigares du grand-père, dans un vieux poulailler qu'il y avait derrière chez lui. Mais là, c'était plutôt pour se prouver que l'on était des hommes. Le goût certes était aussi en un premier temps assez exceptionnel, mais vite cela devenait trop fort pour nous. Si bien qu'aucun cigare ne fut fumé à plus d'un cinquième de sa longueur. Le reste était enseveli, pas que l'on sache que nous avions procédé à ce modeste larcin.

Il nous tomba dessus, le cousin et moi, une furieuse passion, celle de collectionner les papiers à cigarettes, ceux que vous trouverez précisément plus bas. C'était même de la folie. Nous en avions déjà trouvé quelques-uns dans la décharge du Vieux-Moulin, et puis plus tard, alors que nous commencerions à faire des tournées à vélo, nous en verrions au bord de la route par dizaines. Car c'est un fait, les fumeurs-conducteurs, à peine un paquet achevé, le torchonnaient pour l'expédier par la fenêtre. Tout cela disparaîtra bien un jour dans la nature. Ils montraient ainsi, par ce geste désinvolte, que c'étaient des êtres grossiers pour qui rien d'autre ne comptait que leur confort matériel. Ils ne seront plus là pour lire nos remarques.

On ne les regrette malheureusement pas. Ni eux, ni tous les fumeurs du monde, quand bien même on les plaint d'avoir cédé à ce vice et d'avoir souvent fini avec des difficultés respiratoires épouvantables. Mais puisque tout cela était officiel, que le pays pouvait posséder on ne sait trop combien de fabrique de cigares et cigarettes, puisque même cela rapportait à la caisse AVS, la taxe officielle étant attribuée en partie à cette institution...

On possédait des usines de mort, et l'on s'en félicitait. Que voilà des entreprises qui marchent, modernes, donnant du travail on ne sait à combien d'employés. Le reste, c'était de la broutille. Et par ailleurs ces usines, sans doute, marchent toujours en plein. Simplement que ce que l'on ne peut vendre dans le pays, on l'expédie dans les pays en voie de développement alors que tous ces gars, qui travaillent en partie pour nous, méritent bien une pose de temps en temps pour s'envoyer une cigarette, ou deux, ou trois, ou tout un paquet ou même deux par jour quand votre travail vous laisse la possibilité de fumer à journée faite.

On disait torailler. Et l'on parlait de sèches. Et l'on collectionnait. Et l'on regrettait que les paquets aient été aussi malmenés par leur propriétaire. On les défroissait, on les ouvrait, on mettait le papier bien à plat.

Pas assez cependant, puisqu'il a fallu les repasser avant de les scanner et de vous les proposer dans cette nouvelle rubrique. Certains sont de véritables loques. Tant pis, ils passeront quand même la rampe.

Constatation un peu triste, dans toute cette collection, il manque les Bisontes, cigarettes les plus rares que nous avions pu connaître. Papier vert avec un bison

dessus. Donc ce papier-là, une merveille dans le souvenir, n'est plu. Comme quoi il faut bien peu pour déprécier une collection!

On lira en fin de chapitre le témoignage d'un repenti. Celui-là l'avait échappé belle. Il n'est pas certain que son témoignage poignant ait pu changer quoi que ce soit à la marche du monde. La fumée par ainsi constitue sans aucun doute une drogue. Avec des effets catastrophiques sur la santé. Etat qu'ont toujours nié les producteurs, achetant à grand prix des acteurs pour promouvoir leur saloperie, n'ayons pas peur des mots. Ils mirent notamment à leur botte ce fameux Morton Downey Jr., acteur de seconde zone qui fit pendant des années la promotion du tabac. Celui-ci, atteint d'un cancer du poumon dont il devait mourir à soixante ans environ, finit par témoigner contre le tabac devant le Congrès américain tout en implorant le pardon de la génération qu'il avait induite en erreur.

On souviendra aussi des acteurs œuvrant pour l'une des plus célèbres cigarettes, la Malboro. La plupart d'entre eux, qui avaient pourtant pris tant de plaisir devant un feu de camp au monde des cow-boys, durent finir de même que leur confrère Downey. Triste comédie. Triste monde économique où seul le profit compte, quitte à mettre la vie de ses concitoyens en danger.

Mais on ne refera pas le monde. Et la cigarette a encore de beaux jours devant elle. Il y a cependant que les collectionneurs de papiers de cigarettes n'existent plus. Avec ce qu'ils nous montrent désormais. En guise de prévention! En guise de preuve que la cigarette n'est désormais plus considérée comme innocente mais qu'au contraire, elle tue.

Mais pour ce premier soir, Bienne. Auberge de jeunesse, à la sortie de la ville direction Soleure. Elle est à la lisière des forêts. Le drapeau suisse flotte fièrement au bout d'un grand mât. Satisfaction profonde de le voir.

Dans le bâtiment des gars qui n'ont pas vingt ans et déjà deux fois le tour du monde. Anglais, Allemands, Américains. C'est la grande vadrouille internationale à laquelle nous nous mélangeons avec fierté. Quoique cela nous impressionne. Car si nous voulons l'aventure, nous aimons plus encore la sécurité que nous offre notre beau pays. L'inconnue nous est vite angoisse.

Des papiers à cigarettes, il y en a des mille et des cents au bord des routes. Les fumeurs jettent tout par les fenêtres. D'autres qu'eux nettoyeront, la nature fera le reste. On est choqué de la grossiéreté de la plupart des adultes. Y en a tant qu'on s'arrête tous les cents mètres. On pose nos vélos et on se jette dessus. C'est le mien, c'est pas le tien, je le cherche depuis une année, tu l'as déjà, non je ne l'ai pas, une rareté, un truc formidable, un qu'on a jamais vu, un vert et brun avec un bison, non,

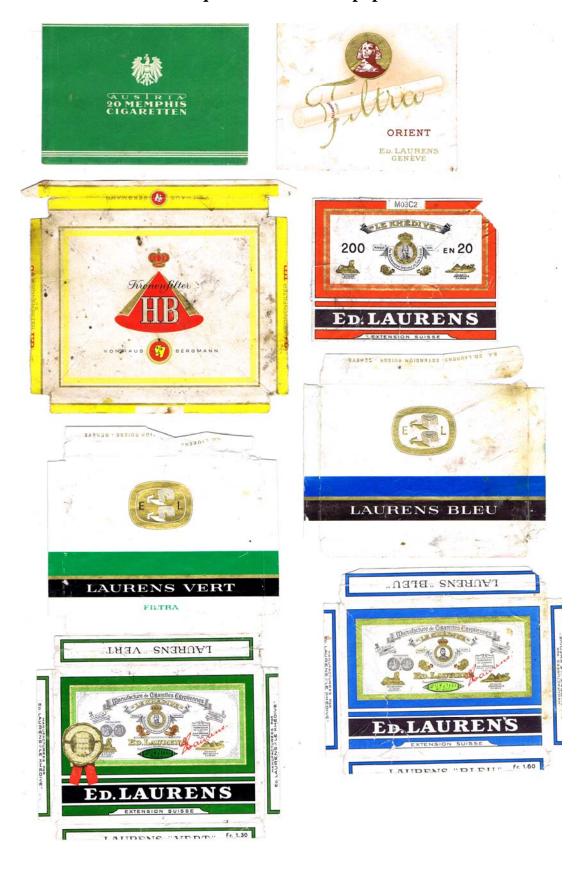
#### mais tu te rends compte ?

Nos richesses progressent. Notre voyage se fait lent, lent. A ce rythme faut prévoir un mois pour notre tour d'une semaine. Choses mises au point. Les papiers à cigarettes, pendant cette pistée, c'est fini. Le premier qui s'arrête et pose son vélo pour en prendre un, c'est cent sous d'amende! Puis on lui casse la gueule!

- Et si ce sont des bisontes, ou une rareté qu'onna pas ?
- Même pour des bisontes ou des raretés. Point d'exceptions.

Bâle, le zoo et la ville. Un parc. De l'espace plein de soleil. A nouveau des jeunes partout. L'Europe, le monde, se donnent rendez-vous, font de notre pays une immense confrérie internationale. Ils somnolent aux pieds des arbres, leur sac à dos à côté. La grande aventure qu'on souhaite connaître nous aussi. Peut-être l'an prochain... Mais c'est vrai, on ne pourra pas, il y aura l'Exposition Nationale, et ça on ne pourra pas manquer, à aucun prix.

# Paquets cartonnés ou papier

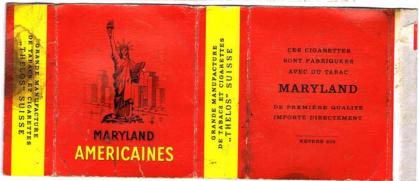


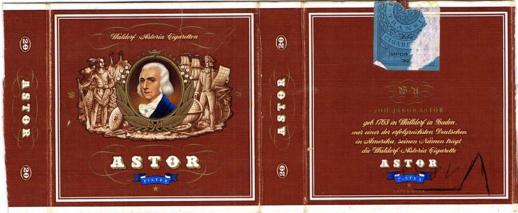
### Paquets cartonnés









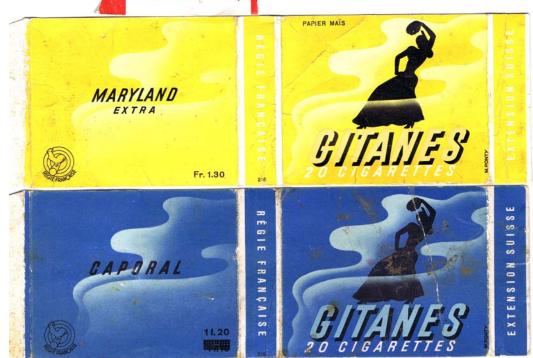


























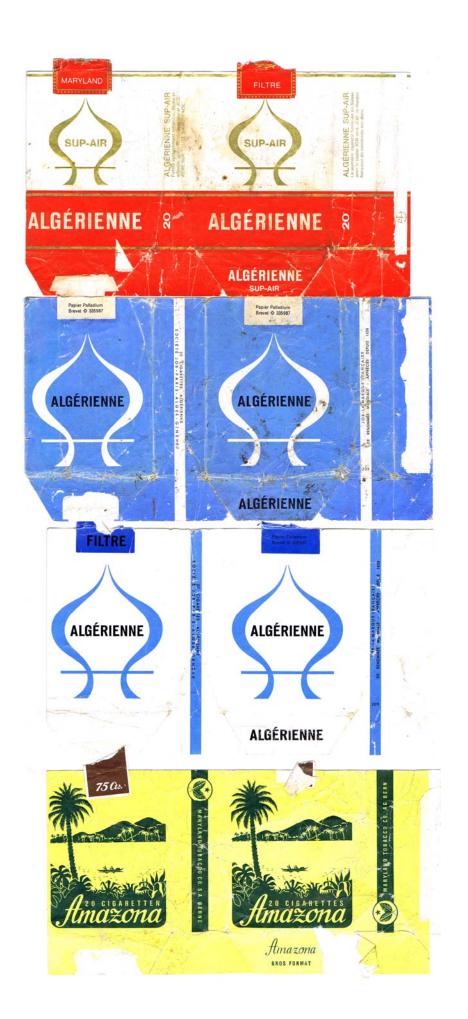






## **Paquets papier**

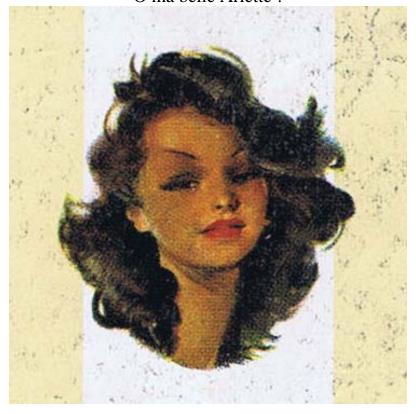








Ô ma belle Arlette!









Ô ma belle Boule d'Or.







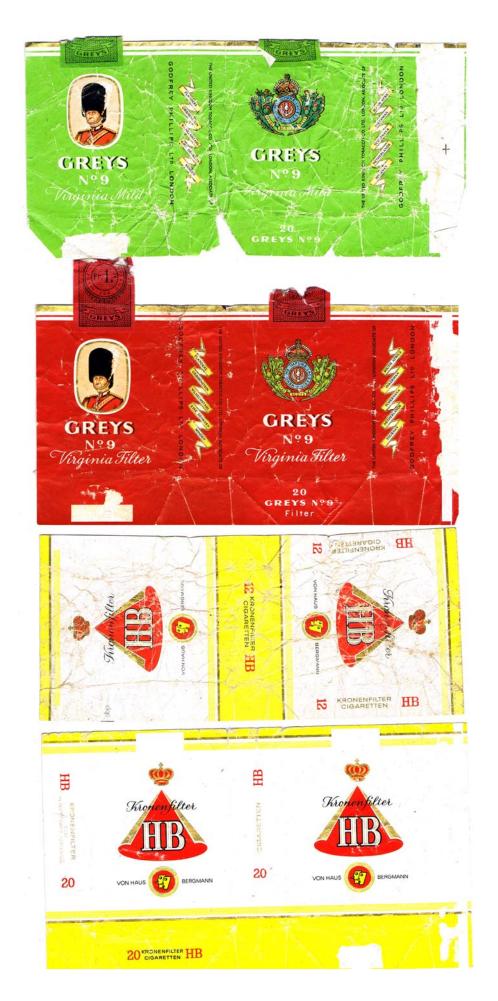






















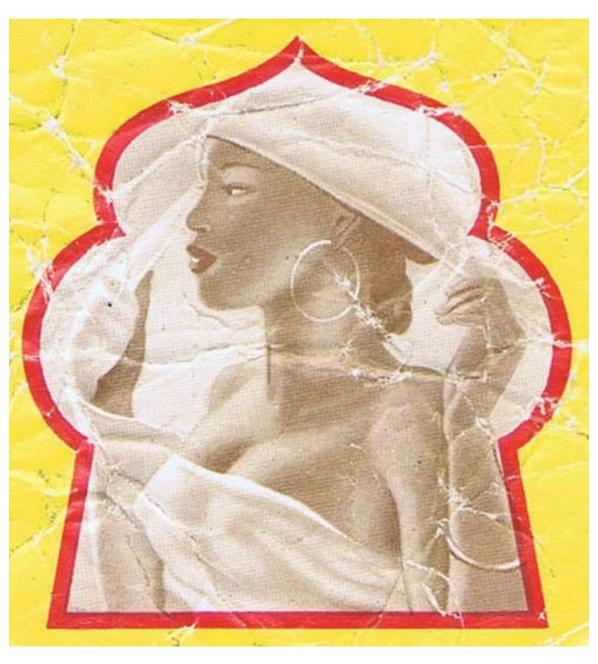


Ô ma belle Mary Long!



Ô ma belle Marianne!





Ô ma belle Marocaine!





Ô ma belle Mervil!













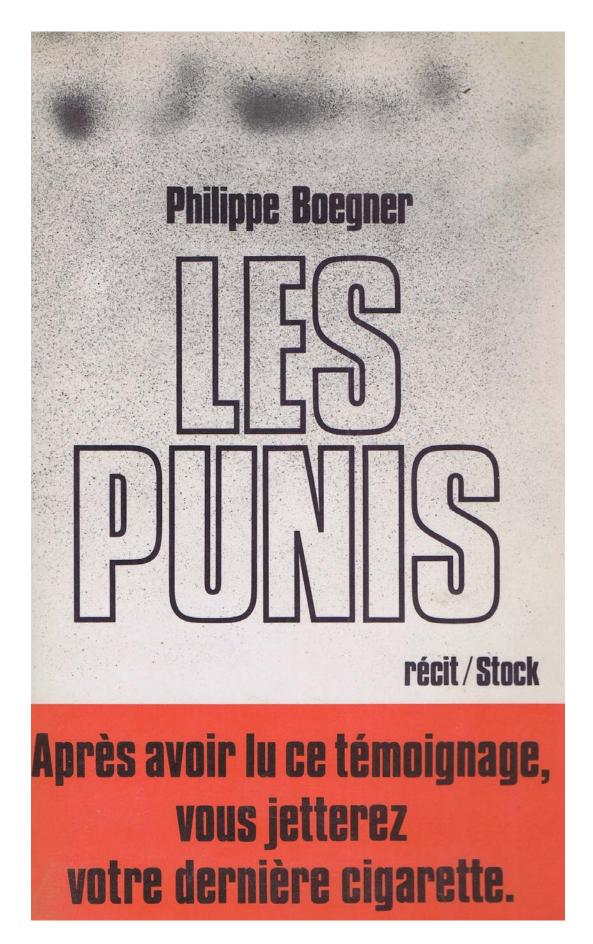












Vingt, trente, souvent quarante cigarettes par jour... et un « bon cigare » après le repas.

Parfois, la gorge refuse, s'insurge, s'irrite; « Vous devriez moins fumer, dit le docteur, faites un effort,»

L'effort dure une semaine, un mois, une saison, rarement plus... Après tout, Churchill n'a-t-il pas atteint 91 ans avec quatorze cigares quotidiens? Chacun se trouve une bonne excuse pour sembrer à nouveau.

Mais il arrive à beaucoup sur la route de l'esclavage — et il est arrivé à Philippe Boegner — de s'entendre dire un jour : « Il y a quelque chose qui ne me plaît pas dans votre gorge... »

Ainsi débute le drame, par cette petite phrase... Des hommes jusqu'ici solides, confiants dans l'avenir, sûrs d'eux (des femmes aussi, de plus en plus de femmes) découvrent soudain une perspective affolante... « Si on m'avait dit... Si on m'avait averti... Si j'avais su... »

Quand vous arriverez à la fin de ce récit, vous saurez. Philippe Boegner n'a rien dissimulé. Il termine ainsi son introduction : « Ces pages n'auront pas été inutiles si, parvenant à leur terme, un seul de leurs lecteurs ou lectrices — oui un seul — les a bien « comprises », suivant l'expression d'un médecin, « avec sa tête, avec son cœur, avec ses tripes... »

Philippe Boegner a fait toute sa carrière dans le journalisme. Après avoir été reporter et envoyé spécial à l'étranger, il est devenu responsable en tant que rédacteur en chef, secrétaire général ou directeur, de journaux aussi répandus que Marie-Claire, Paris-Soir, Paris-Match.

Philippe Boegner a écrit plusieurs ouvrages, dont le dernier: «OUI, PATRON...», consacré à Jean Prouvost souvent surnommé le « Citizen Kane français », a remporté un vif succès.

78.11 54-2473-4

Atelier Pascal Vercken

## Introduction

Ce soir-là, j'eus pleinement conscience de ce qu'on peut appeler l' « incommunicabilité physique ».

Un jeune auteur dramatique désireux de s'attirer les bonnes grâces d'Henry Bernstein lui lança au cours d'un dîner : « Vous qui avez été un grand résistant!... » Bernstein, dans un éclat de rire méprisant, l'arrêta net : « Comment pouvez-vous dire pareille bêtise! J'ai vécu durant toute l'Occupation aux États-Unis et ne me suis donc jamais trouvé face à un Allemand dans une rue de Paris ou ailleurs... Seuls peuvent avoir résisté ceux qui ont vécu cette expérience. Malgré tout ce que j'ai lu et entendu, malgré tout ce qu'on m'a dit depuis mon retour en France, malgré toute mon imagination, je n'arrive pas à réaliser dans ma chair l'impression qu'un tel face à face m'aurait causée... »

Sur le moment même, je me contentai d'être amusé par l'ironie de cette riposte tout à fait insolite en cette fin d'année 1944, alors que nombre de ceux qui revenaient de Londres ou de New York disaient aux Parisiens à longueur de journée : « Il n'y avait qu'à... »

Par la suite, je mesurai à quel point elle révélait, dans sa franchise, la difficulté sinon l'impuissance des êtres à réaliser ce qu'ils n'ont pas éprouvé physiquement eux-mêmes... N'en constatait-on pas les tristes conséquences alors que se manifestait chaque jour, et souvent de façon tragique, l'incapacité des « revenants » à se mettre dans la peau de « ceux qui étaient restés »?...

Il y a quelques mois à peine, pendant un débat télévisé sur la police, un beau parleur s'en prit à « ceux » qui manquent de sang-froid, dégainent trop tôt, ont la gâchette facile. Un inspecteur l'interrompit avec courtoisie : « Monsieur, je voudrais seulement vous poser une question : vous at-on jamais tiré dessus?... » Rarement homme intelligent me parut devenir aussi désemparé en aussi peu de temps... Cette fois-ci je notai combien il est difficile de faire comprendre à un autre ce que vous avez vous-même éprouvé dans votre chair.

Ainsi, à trente-deux ans de distance, m'était-il donné de vérifier, à travers deux réactions simples et directes, cette « incommunicabilité physique » dont j'ai, tout au long de ma carrière journalistique, constaté les méfaits. Entrave majeure à l'information et à la connaissance, elle est responsable de beaucoup d'incompréhensions et de malheurs. Aussi ai-je souvent tenté de la surmonter en publiant des documents parfois durs, voire choquants, mais qui me semblaient capables de faire comprendre... objectif dont la poursuite demeure l'ambition essentielle de notre profession.

Le récit qui suit est né de cette ambition. Peutêtre heurtera-t-il quelques-uns, peut-être d'autres seront-ils surpris d'y voir surgir des précisions, des evocations, des témoignages qu'ils ne s'attendaient pas à y trouver... Pourtant, je peux les en assurer : c'est bien comme cela que « les choses se sont passées », pour moi, pour ceux aussi que j'ai approchés et dont certains sont allés, eux, jusqu'au bout de la route... Je n'ai rien ajouté, je n'ai rien retranché.

Faire comprendre... Ces pages n'auront pas été inutiles si, arrivant à leur terme, un seul de leurs lecteurs ou lectrices — oui, un seul — les a bien comprises, suivant l'expression d'un médecin, « avec sa tête, avec son cœur, avec ses tripes ».



## L'arme presque parfaite du doute

Les industriels utilisent une stratégie redoutable lorsque leurs produits sont accusés de nuire à la santé ou à l'environnement: ils sèment le doute en multipliant les suspects. Et, pour cela, ils se servent de la science contre la science. Dans les années 90, par exemple, les colonies d'abeilles meurent mystérieusement. Les scientifiques enquêtent et découvrent que le début du carnage correspond à la commercialisation d'une nouvelle famille de pesticides, les néonicotinoïdes. Alors que les fabricants clament leur innocence, le nombre d'études consacrées à d'autres suspects explose subitement. La perte d'habitat, la pollution, le frelon asiatique ou encore les parasites varroa sont successivement mis en cause. Résultat: il a été impossible d'obtenir un consensus sur le coupable, car ces études ont semé le doute. Bien sûr, douter et multiplier les pistes de recherche est parfaitement légitime en science, mais c'est aussi très pratique pour celui qui veut semer la confusion, comme l'explique le documentaire La fabrique de l'ignorance, diffusé récemment sur Arte.

Les archives des cigarettiers, qu'ils ont dû remettre à un juge américain en 1994, montrent que les industriels peuvent agir délibérément dans ce sens. Dans les années 1950, les preuves que la clope provoque le cancer se multiplient. Sept géants du tabac décident de financer massivement des études qui vont rechercher d'autres causes au cancer du poumon, comme la pollution ou le radon, afin de sous-entendre que le tabac n'est qu'un facteur parmi d'autres. Les archives des cigarettiers prouvent qu'ils ont semé sciemment le doute pour gagner du temps. Cette stratégie de diversion a été reproduite encore et encore... pour le bisphénol A, le changement climatique, etc. Les optimistes diront que la vérité finit toujours par l'emporter, mais au prix de combien de vies pour le temps perdu? Le sulfureux animateur TV américain Morton Downey Jr. a été longtemps un farouche défenseur de la cigarette, et il prenait un malin plaisir à dédicacer les paquets des jeunes fumeurs. Atteint d'un cancer du poumon, il a fini par témoigner contre le tabac devant le Congrès américain où il a imploré le pardon de la génération qu'il avait induite en erreur. Il est mort un an après.

Sébastien Sautebin

Bon à savoir de mars 2021.